CHRONIQUE

I. — Nouvelles du monde savant.

M. Louis Meylan, professeur de latin au gymnase cantonal de Lausanne, a eu l'heureuse idée de m'adresser un compte-rendu de l'activité du *Colloque de langues anciennes* de Lausanne, dont il est le secrétaire :

« Peut-être vous rappelez-vous avoir parlé une fois devant les quelques membres du Colloque de langues anciennes organisé par les Études de lettres à Lausanne, dont la secrétaire-présidente était alors M^lle^ J. Ernst.

Nous continuons à nous réunir dans un des auditoires du vieux bâtiment universitaire de la Cité, six à huit fois par an, le mercredi ou le samedi, à 17 heures; nous sommes d'ordinaire de quinze à vingt, autour de la vieille table à tapis vert, à l'extrémité de laquelle beaucoup d'entre nous évoquent le fin sourire de M. Vallette, notre professeur de latin de jadis.

Nos colloques, tenus en toute simplicité et bonhomie vaudoises, comportent, à la suite d'un exposé de trente à quarante-cinq minutes, la mise en commun, par quelques maîtres de l'enseignement secondaire et supérieur, des lectures et des recherches qu'ils ont pu faire.

Parfois le lien qui unit entre eux les sujets étudiés au cours d'un hiver est relativement étroit : c'était le cas récemment pour une série sur le stoïcisme. L'année prochaine, nous nous proposons de mettre sur pied une série de colloques, assez étroitement articulés les uns aux autres, sur quelques aspects de la religion grecque. Après quoi, nous tâcherons de faire de même pour la religion romaine.

L'hiver dernier, par contre, nous avons étudié, sans beaucoup de suite, quelques historiens aussi différents l'un de l'autre que Thucydide et les auteurs de l'Histoire Auguste. Cet hiver, après une visite à Avenches, notre terre sainte romaine en pays romand, nous étudions quelques aspects de la civilisation méditerranéenne aux époques hellénistique et romaine : le règne des deux premiers Ptolémées, l'économie alexandrine, le style alexandrin (Ovide et les décors pompéiens), le Satiricon, l'extension du droit de cité romain de la fin de la République à l'édit de Caracalla.

Ces colloques, qui entreront bientôt dans leur troisième lustre, ont certainement contribué à établir entre ceux qui les fréquentent un lien : on se

rencontre volontiers avant le colloque pour causer, et de petits groupes passent la soirée ensemble. »

M. L. Meylan ajoute que les membres du Colloque se défendent de faire du travail proprement scientifique, mais un envoi qui accompagne sa lettre réfute cette modestie; c'est un volume fort imposant, qui groupe quatre *Études sur le stoïcisme dans l'antiquité*, de MM. A. Reymond, L. Meylan, E. Bosshard, A. Bonnard, qui ont été présentées à quatre des réunions du Colloque de 1927 à 1928.

Il y a là, dans un milieu de ressources modestes, un effort remarquable pour réaliser une œuvre analogue à notre Société des Études latines; une telle initiative mérite d'être donnée en exemple aux latinistes qui çà et là, à l'étranger ou en province, se plaignent de leur isolement.

— J'ai reçu le 26 octobre la convocation suivante : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer qu'une réunion en vue de la constitution d'une Société des amis de la prononciation française du latin aura lieu mercredi prochain, à 15 h. 30, au *Journal des Débats*. Vous êtes instamment prié de vouloir bien y assister. » Je ne suis pas allé à la réunion, et j'avoue que je n'avais pas pris d'abord très au sérieux cette communication non signée. Depuis, j'ai appris que la Société s'était constituée en se donnant comme but « de préserver contre les dangers dont il peut être menacé l'usage séculaire d'une prononciation qui est un des traits du visage de la France et constitue pour celle-ci un instrument de défense de ses traditions et de sa culture comme aussi de sa langue ». J'ai appris aussi que la Société s'était assuré, outre l'appui de quelques personnes assez étrangères au latin, le patronage de plusieurs savants très considérables. Faut-il pour cela reprendre la question? On remarquera que dans l'exposé des motifs ne figure aucune considération touchant au latin lui-même. Il me revient du reste que la nouvelle Société serait moins préoccupée de définir une prononciation scientifiquement défendable que de réagir dans la pratique contre la prononciation italianisante qui tend à se répandre par l'intermédiaire du latin d'Église. Il semble que, en ce qui nous concerne, la question puisse être considérée comme réglée par la résolution imprimée dans cette *Revue*, 1927, p. 82 et suiv., à laquelle aucun latiniste n'a opposé d'objection.

— M. Jean Malye, délégué général de l'Association Guillaume Budé, nous adresse le communiqué suivant :

L'Association, qui a pour but de défendre et de faire rayonner la culture classique, a pensé qu'elle devait s'efforcer de procurer au public, et tout d'abord à ses membres, les moyens matériels de connaître l'antiquité classique. Elle a pris l'initiative de constituer un comité chargé d'étudier un programme de voyages et de croisières, qui permettront de

visiter convenablement et à frais réduits les lieux où naquit et où s'épanouit la civilisation gréco-latine. Ce comité, dont le secrétaire est le délégué général de l'Association Guillaume Budé, a aujourd'hui mis au point un projet de croisière en Grèce, qui aura lieu à Pâques 1930.

La croisière durera vingt jours de Marseille à Marseille. Le nombre de passagers ne pourra pas dépasser 200. L'itinéraire comprend ce qui est essentiel à voir de la Grèce antique, c'est-à-dire Athènes et Delphes, le Péloponèse, les Iles, la Crète. Le prix, comprenant les frais de voyage proprement dits et les frais de séjour, visites des musées, etc., ne dépassera pas la somme de 4,225 francs par personne, si le chiffre de 200 voyageurs est atteint.

Nous conseillons à ceux que le projet intéresse et qui désireraient en profiter de vouloir bien en aviser au plus tôt le délégué général de l'Association, M. Jean Malye.

M. Malye, dont chacun sait l'intérêt qu'il porte à notre Société, ajoute à sa communication :

« Cette croisière est réservée aux membres de l'Association Guillaume Budé et à leurs amis; parmi ces derniers, nous nous permettons de compter les abonnés et les lecteurs de votre Revue, à laquelle l'Association n'a jamais cessé de témoigner la plus grande estime et la plus vive sympathie. Nous considérerons toute personne venant de la part de votre Société comme bénéficiant des avantages que l'Association a pu obtenir pour ses membres. »

II. — Méthode et suggestions de travaux

M. L. Halphen vient de profiter de l'occasion offerte par le Congrès international d'Oslo pour présenter quelques observations de méthodologie propres à intéresser les historiens en quête de travaux. Il a consigné le résultat de ses réflexions dans un article du *Bulletin of the international Committee of historical sciences*, vol. I, fasc. V, Paris, Presses universitaires, 1928, p. 575 et suiv., sous le titre : *L'importance historique des grandes invasions*. Je crois utile de reproduire ici, à l'usage des latinistes historiens, les principales observations de M. Halphen : « Le problème des grandes invasions, dit-il, est un de ceux qu'il faut essayer de résoudre par une organisation plus rationnelle de la recherche scientifique... Il déborde le cadre des compétences individuelles, des spécialités historiques, et, mieux encore, du compartimentage des historiens par nations et par continents. Mais... on est arrêté à tout moment par l'insuffisance et le manque de coordination des travaux d'approche... Il nous paraîtrait hautement désirable qu'une commission fût nommée, composée non pas seulement d'historiens, mais aussi d'archéologues, de linguistes, d'anthropologues, de géographes, qui se proposeraient : 1° de faire le départ entre ceux des problèmes communs qu'on peut tenir pour résolus

et ceux à propos desquels des recherches nouvelles s'imposent; 2° d'orienter ces recherches mêmes et de servir de trait d'union entre des savants qui trop souvent s'ignorent et travaillent, chacun de son côté, selon des méthodes discordantes... La mise au point des questions qui seront soulevées nécessitera sans doute quelque chose de plus qu'une coopération des esprits. Pour mener à bien les recherches que nous entrevoyons, il faudra souvent créer des instruments de travail qui nous manquent. Des recherches particulières ont montré ce qu'on peut attendre, entre autres, de l'établissement d'une cartographie archéologique, ethnographique et linguistique. L'histoire des grandes migrations ne deviendra rigoureusement scientifique que le jour où nous disposerons d'atlas enregistrant... les découvertes multiples et diverses dont les chercheurs du monde entier enrichissent journellement notre bagage de connaissances générales touchant le passé des peuples répartis sur la surface du globe. Il nous faudra aussi des répertoires d'archéologie comparative permettant des rapprochements suggestifs, tels que ceux dont un savant comme M. Rostovtzeff a su tirer un si étonnant parti. Il nous faudra des éditions et des traductions de textes aussi, car, dans l'état actuel des choses, l'historien est gêné à tout moment par les difficultés extrêmes de documentation qu'il rencontre dès qu'il s'aventure hors des sentiers battus ».

Ce programme s'applique en principe à l'histoire du moyen âge, mais en fait, comme le fait paraître avec évidence le livre récent de M. F. Lot (cf. le compte-rendu publié dans cette Revue, ci-dessus, p. 247 et suiv.), et comme le prouvent les longues polémiques qui ont occupé les historiens pendant ces dernières années, les problèmes relatifs à la fin du monde antique et à ce qu'on appelle le pré-moyen âge sont si enchevêtrés que le même champ est ouvert et que les mêmes méthodes s'imposent aux historiens qui partent d'au delà comme à ceux qui viennent d'en deçà.

C'est là la conclusion qui ressort en particulier des observations présentées par M. M. Gelzer au cours d'une conférence du Congrès de Weimar en 1926, publiée dans la *Historische Zeitschrift*, 1927, vol. CXXXV, p. 173 et suiv. M. Gelzer prend à tâche d'aiguiller les historiens vers cette période, la moins scientifiquement étudiée et la plus prometteuse de résultats, qu'il appelle « die Spätantike ». Reprochant à Mommsen, à von Gutschmid, à E. Schwartz, de l'avoir négligée, aux historiens récents, F. Jacoby et H. Dessau, de s'imposer comme limite une date conventionnelle, celle du concile de Nicée, à la grande Histoire de Seeck en six volumes d'être tendancieuse, en ce qu'elle appelle ruine ce qui n'est qu'une métamorphose, aux historiens en général d'abandonner aux théologiens la charge d'étudier les origines chrétiennes, M. Gelzer conclut à peu près en ces termes : « La science de l'antiquité se trouve en face d'une double tâche : d'abord assurer au monde moderne le bénéfice des valeurs qui nous ont été conquises par l'humanisme passé et ré-

cent en réincorporant à l'antiquité une période qui en a été indûment détachée, ensuite éclairer les correspondances qui unissent notre histoire présente à l'histoire d'un passé méconnu. Avec ce programme, les historiens sont assurés de trouver plaisir et profit dans l'étude d'une des périodes de l'histoire les plus chargées de passé et les plus riches d'avenir. »

Dans ce même ordre d'idées, il convient peut-être de signaler un programme de recherches que suggère une lecture attentive du livre de M. F. Lot (cf., par exemple, p. 196 et suiv.); ce serait de travailler à définir dans l'antiquité finissante — et peut-être à toutes les périodes de l'antiquité — le rôle de ce qu'on appelle l'esprit public. Il s'agirait surtout de recueillir des matériaux, faits et textes, propres à nous faire connaître quelle a pu être à une époque donnée la partie de la population intéressée aux idées, à la culture, à la vie politique, dans quelle mesure cet esprit public a pu se constituer, se développer, s'atrophier, et quelle en a été l'action sur la marche de l'histoire. C'est dans ce sens, comme je l'ai indiqué brièvement dans le compte-rendu du livre de M. Lot, qu'on pourrait peut-être avoir l'ambition d'ajouter à son œuvre, en profitant de ce qu'il a ouvert la voie et déblayé le terrain. Avis aux latinistes, que ce livre invite si heureusement à élargir leur champ de recherches.

— Dans un domaine voisin, celui de l'histoire des religions, les travailleurs auront intérêt à consulter une note de M. J. Toutain sur *La méthode à suivre dans l'étude des religions de la Grèce et de Rome* (*Actes du 1er Congrès national des historiens français*. Paris, Rieder, 1928, p. 22 et suiv.). Les observations de M. Toutain, rapprochées de celles qu'il a présentées dans cette *Revue* (1928, p. 200 et suiv.; 1929, p. 126 et suiv.) à propos des belles études de M. J. Bayet, sont propres à inspirer et à guider les recherches.

— Un domaine éternellement ouvert à l'activité des chercheurs est celui des fouilles archéologiques, et là plus que partout ailleurs une orientation précise est indispensable.

En dépouillant le dernier volume des *Notizie degli scavi*, j'ai noté une intéressante série d'articles de M. P. Marconi (1928, p. 482-510) sur les documents relatifs à la préhistoire sicilienne. Sur le sol de la Sicile se sont déroulés, jusqu'à l'époque chrétienne, plus de quinze siècles de civilisation; M. Marconi rappelle fort utilement les points obscurs de cette longue histoire : « histoire de l'expansion grecque au VIe siècle à l'intérieur de l'île, limites des différents États, villes occupées ou fondées; sur tous ces points nos données sont si confuses et si imprécises qu'on ne peut guère travailler qu'avec le secours de la fantaisie » (p. 510). Autre point obscur : l'histoire punique de la Sicile; une étude de M. Marconi sur Palerme montre que « la Sicile

carthaginoise mérite d'être étudiée plus qu'elle ne l'a été jusqu'ici; les savants tant italiens qu'étrangers qui ont fait l'histoire de la civilisation punico-phénicienne en ont d'ordinaire négligé les traces en Sicile » (p. 489). Enfin, en remontant plus haut, M. Marconi signale que pour la préhistoire les documents sont ou insuffisamment relevés ou imparfaitement publiés et étudiés, de sorte qu'il nous est encore impossible d'en établir une chronologie (p. 492 et 493). Il faudra se reporter aux articles précités de M. Marconi pour se rendre compte de tout ce qu'il reste à faire dans ce riche domaine. A qui cherche un initiateur et un guide, je signale, outre M. Marconi lui-même, d'une part M. B. Pace, qui dans les *Notizie degli scavi* de 1919, p. 82 et suiv., s'applique à orienter les recherches sur la période punique, et M. P. Orsi, qui dans les *Monumenti antichi degli Lincei*, t. XX, déplore que de nombreux sites, propres à nous éclairer l'histoire de la Sicile centrale, restent encore à explorer.

Dans le même volume des *Notizie* (1928, p. 133-175), M. G. Calza signale aux archéologues l'importante découverte faite récemment à Ostie d'un cimetière païen dont l'exploration méthodique s'impose. Les documents qu'on en peut attendre intéressent deux générations de la fin du IIe siècle de notre ère.

Pour la région même de Rome, M. H. St. Jones, dans un article du *Journal of theological studies*, t. XXVIII, p. 30-48, à propos des fouilles pratiquées sous l'église San Sebastiano, dresse le plan de tout ce qui reste de questions à étudier touchant la « Memoria apostolorum » de la via Appia. Le problème soulevé par ces fouilles a été l'objet d'abondantes controverses dans ces dernières années entre historiens et archéologues. Peut-être est-il mûr pour un examen d'ensemble.

Enfin, avant de quitter le domaine de l'archéologie italique, et pour ceux qui n'ont pas les moyens de participer au travail des fouilles (c'est le cas, je pense, aujourd'hui, de tous les non-Italiens), je cueille encore dans un article de M. R. Lanciani, *Bullettino della Commissione archeologica comunale in Roma*, t. L, 1922, p. 3 et suiv., une idée propre à inspirer des recherches utiles. M. Lanciani recommande l'étude des ateliers d'artistes, surtout sculpteurs, de la Rome ancienne. En utilisant, dit-il, les livres XXXV-XXXVI de Pline et les recherches faites jusqu'ici par G. Kaibel et E. Lewy sur les signatures d'artistes, on pourrait amorcer l'établissement d'une sorte de répertoire artistique de Rome au temps le plus brillant de son histoire.

Et ceci nous rappelle la nécessité, maintes fois signalée, d'une édition scientifique de Pline l'Ancien... Mais Pline nous amène à la philologie, que je réserve pour une prochaine Chronique, en m'excusant d'être aujourd'hui (une fois de plus!) sorti de mon domaine.

J. Marouzeau.